

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 24 AOUT, 1878.

NO. 43.

Le LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.
Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.
PRIX DES ANNONCES:
Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.
Nouvelle-Orléans.—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.
St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Therville, Assomption et Ascension.—Just Comès, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas.—Edouard E. Monton.
Nouvelle-Ibérie.—
Vacherie.—Morris Feitel.

LANGUE FRANÇAISE
—EN—
LOUISIANE.
I.
Vos êtes des combattants nobles et fiers, messieurs.
Et notre devoir de spectateur et d'auditeur est de vous admirer.
Car vous défendez une belle cause, une généreuse cause et une cause hautement avouée par la civilisation.
Mais, messieurs, vous défendez une cause perdue.
La langue française, dont vous êtes les champions, et par la plume et par la parole, comme journalistes, comme publicistes, comme poètes, comme orateurs, comme prédicateurs et même comme avocats, est irrévocablement condamnée ici.
On ne veut plus parler la langue française en Louisiane. Le fils ou le père.Et rien, désormais, ne peut racheter cette condamnation, qui est définitive, et contre laquelle le cœur lui-même refuse de prendre l'appui du souvenir et de la reconnaissance. Talent, dévouement, esprit et justice, tout est inutile. A quoi bon toute lutte vainc, et l'espérance serait une illusion. L'éloquence de votre plaidoyer aurait la vertu de Jean-Jacques dans le désert.C'est un parti pris.
On ne veut plus même plus, on ne veut même pas, et quand on daigne en chinois, avec dédain ou avec pitié. Le petit fils de la vieille Gaule, dont le père buvait à la Garonne ou à la Seine, est en train de saxoniser son nom. Jean devient John. Il vaut mieux se nommer Smith que Martin ou Molière, Molière surtout. Et si vous voyagez aujourd'hui par les prairies attakapiennes, au milieu de ceux qui viennent de France et d'Acadie, ayant la naïveté ou la simplicité de croire qu'il est resté quelque chose de français dans ce coin du monde, gardez-vous de demander votre route dans la langue de la France ou de l'Acadie. On vous répondrait en anglais des Attakapas.Qu'importe!
Il nous plaît de saluer et d'admirer les défenseurs de la cause perdue. Chacun a droit à son culte, et ce culte est le nôtre. Et nous aimons l'héroïsme de ceux qui ne craignent pas la mort, se placent dans la fidélité et font du devoir une religion suprême. Il faut les admirer. S'ils sont peu, ils n'en sont que plus glorieux. Au reste, si l'étrite patrie des intérêts les repousse, ne les comprenant point ou les jalouxant, la grande patrie des idées, qui est éternelle, les accueille pieusement. C'est même la proscription qui en fait des élus.
Disons aussi que ces défenseurs de la dernière heure, du dernier combat, ont véritablement le courage du bataillon sacré. Ce ne sont pas des fanfarons de bravoure et de félicité. Et quand leurs armes seront brisées dans leurs mains, il faudra bien, selon toute vérité, déclarer qu'ils s'en sont servis avec vaillance, avec noblesse, en chevaliers sans peur et sans reproche. Les vainqueurs eux-mêmes respecteront les preux vaincus et les armes brisées. Savez-vous même s'ils ne regretteront point

leur victoire saxonne? Pouvez-vous également affirmer qu'il y aura victoire dans cette événement fatal? Car nous ne voyons pas bien ce que la liberté, la patrie et la civilisation peuvent y gagner.
Et vous?
Y aviez-vous bien réfléchi? Cert l'amoindrissement de lumière, nulle part, n'est l'augmentation ou l'accroissement de puissance, et jusqu'à présent, aucun philosophe n'a eu l'audace ou l'imprudence de soutenir ce paradoxe ou cette folie, que l'homme diminue en raison du nombre de ses connaissances et de ses facultés.
Et ce qui est vrai pour l'homme, pris comme individu, est assurément vrai pour la nation et pour la patrie, qui sont une collectivité. Ce n'est pas parce que l'homme sait peu, ou la nation, mais parce qu'ils savent beaucoup l'un et l'autre, qu'ils sont tous les deux forts, civilisés et libres. La pauvreté, en toute chose, est une faiblesse, et la véritable faiblesse se nomme et se nommera toujours misère, servitude et souffrance.
Quant à l'homme qui se couperait volontairement un membre sain, sous prétexte de se compléter, d'alléger son fardeau ou de diminuer sa responsabilité dans la vie, il mériterait le nom de fou ou de criminel. Il n'y aurait ni raison ni bravoure dans la brutalité de l'amputation.

II.
Mais quels sont donc, en Louisiane, les défenseurs de ce que nous nommons la cause perdue?
Comme ils sont des vaincus, et qu'ils le savent, nous pouvons donner leurs noms et parler de leurs titres. Ils ne sauraient s'en formaliser. *Mortuus subitans!* pour modifier les paroles du gladiateur romain.
An demeurant, ne les connaissez-vous point, et ne les entendez-vous pas chaque jour? Ce ne sont point des inconnus pour nous. Leurs armes sont brillantes, éclatantes et sonores. Quand ils parlent, bon gré mal gré il faut les écouter. Il y a de l'éloquence dans leur voix et de la générosité dans leur esprit. La langue de leurs pensées, la langue française, magnifique instrument de vérité, de progrès et de morale, ne peut passer comme un verbe sans grandeur et sans harmonie à nos oreilles insensibles et fermées. Il faut l'entendre. Et vous avez beau dire, beau résister, beau répondre en un autre idiome, plus d'un est ému. Vous en subissez l'influence pénétrante et civilisatrice. A cet égard, vous ressemblez à ces athées de mauvaise foi, ou de vanité singulière, qui professent tout haut le mépris ou l'insouciance de Dieu, mais qui tout bas murmurent une prière de foi et d'adoration à l'entendre des splendours et des magnificences divines. On connaît bien ces athées et ces contempteurs, qui cherchent à se mentir à eux-mêmes et ne réussissent point.
C'est que la langue française, comme Dieu, est une évidence. La nier fait sourire. Elle éclate autour de vous, sur vous et malgré vous. Il y a trop d'hommes qui la parlent. Trop de penseurs qui l'écrivent, trop de gens qui s'en éclairent dans le monde, et le sommet qu'elle occupe, Paris, est trop haut et trop souverain dans ce grand siècle de liberté, de science et de philosophie, pour que vous puissiez, sans encourir un verdict d'imbécillité, la railler en n'importe quelle langue connue ou inconnue.
Pas plus que la France, voyez-vous, elle n'est morte.
Hier encore, il y a quelques semaines de cela, les plénipotentiaires de l'Europe la parlaient à Berlin. Russes, Turcs, Grecs, Romains, Italiens, Allemands et Anglais n'en avaient pas d'autre. Le traité a été écrit dans cette langue. Et vous savez bien que l'Allemand lui-même, si fier de sa nationalité et de sa Germanie, s'honore de la connaître et de la parler. L'Italien, lui aussi, l'aime et la sait. A St. Pétersbourg, le bouffon, l'artiste et l'empereur lui rendent un triple hommage. Quand vous marchez aux rues de Londres, ou cependant le brouillard est épais, vous entendez à chaque pas la note de la Seine et vous ne trouvez point dans tout le Parlement, Chambre haute et Chambre basse, un membre ignorant la langue de V. Hugo, de Voltaire et de Thiers. Les Belges affirment qu'elle leur appartient, et les Genevois, qui ont eu Rousseau, n'en possèdent pas d'autre. On dit, et non sans raison, qu'elle est l'indispensable complément de toute éducation sérieuse. Il est défendu de l'ignorer. Et quand deux voyageurs de nationalité différente, mes à mille lieues l'un de l'autre, se rencontrent sur un point quelconque et veulent échanger leurs idées, ils ont forcément recours à ce truchement. Sans lui peut-être, ils feraient le tour du globe en se regardant comme deux imbéciles.
Non, pas plus que la France elle-même, la langue française n'est morte.

Bien plus, elle est arrivée à un point de sociabilité, de clarté et de perfection qui la rend classique. Et si la nation qui la parle, ou elle rayonne, disparaissait du nombre des nations éclatantes, la langue française, comme la langue grecque ou la langue latine, resterait un monument éternel de l'esprit humain. C'est alors que pas un maître ne l'ignorait, et qu'elle vivrait dans tous les collèges, dans toutes les écoles et dans toutes les universités du monde. L'un des grands auteurs, les souverains penseurs et les génies immortels dans des plates et mornes traductions! Qu'est-ce que cela vaut? Traduit-on Voltaire et traduit-on Victor Hugo? C'est le cas de dire avec l'Italien: *traduttore, traditore!*
Mais la supposition d'une France effacée ou supprimée est absurde. Est-ce en Louisiane qu'on croit cela? Et s'il est quelques braves gens qui ne peuvent plus crier au 15 août: *Vive l'empereur!* n'est-il pas certain que la France républicaine et démocratique, la fille de la grande Révolution et le porte-étendard du droit moderne, est plus vivante que jamais? N'a-t-elle pas affirmé sa vitalité singulière par des miracles aussi nombreux que puissants, et Bismarck, en voyant son empereur mutilé, en sentant grandir le socialisme et la révolution dans les entrailles de l'Allemagne, ne baisse-t-il pas la tête en regardant du côté de la France?
En vérité, si vous aviez vu son Paris, son Exposition, ses merveilles et son peuple, comme aussi son vin, vous diriez: Cette France est éternelle, et nous devons nous incliner devant sa face.

III.
Avec tout cela, en musant selon notre habitude, nous n'avons point encore dit les noms des vaillants champions ou défenseurs de la langue française en Louisiane.
Langue française et Louisiane, quel rapprochement naturel!
L'une va-t-elle sans l'autre, et peut-on concevoir leur différence naturelle ou leur hostilité?
Aussi, ceux qui nous liront au loin, si toutefois nous avons cet honneur, enrouleront sans doute à une plaisanterie ou à une raillerie, ne pouvant supposer que la Louisiane, la terre de Louis, d'Anne, d' Iberville et de Bienville, où la langue française est la langue première, la langue de la goutte de lait et du sein maternel, la langue du foyer et de la famille, rejette volontairement, gratuitement et sans profit, pour le plaisir de mal faire et de diminuer sa clarté, un de ses titres, une de ses gloires et certainement un instrument de pensée, de parole et d'influence qui fait sa supériorité parmi les Etats de l'Union Américaine?
Douteriez-vous par hasard de la supériorité de l'homme qui parle deux langues sur l'homme qui ne parle qu'une langue? Vaut-il le plus persécuteur sait le moins? Autant croire que le cardinal Mésafant, le polyglotte que les confusions de Babel n'auraient point étonné, et qui connaissait tous les idiomes de la Pentecôte moderne, n'est point le supérieur du paysan des Alpes ou du père des Paysannes, et que le savoir et l'ignorance ont droit au mépris d'une égalité parfaite et grossière. Mais l'homme qui sait deux langues est autant le supérieur de celui qui n'en possède qu'une, que l'est le savant au riche glossaire sur l'ignorant au glossaire limité. L'ignorance est une chose profonde. Ces deux hommes n'ont ni la même force ni la même puissance. L'un sera le maître, et l'autre le serviteur. Car les mots sont des idées. Et si vous savez que les idées d'une langue, vous êtes incontestablement et justement dominé par celui qui possède les idées de deux langues. Votre verbe manque de portée et d'étendue. La partie n'est point égale entre vous. S'il n'y a qu'une civilisation dans l'un, il y a deux civilisations dans l'autre. Car une langue faite, riche et moderne, celle de la France ou celle de l'Angleterre, dit une civilisation élaborée, différente et puissante. Si bien que la possession de la langue de Voltaire, de la langue de Shakespeare, de la langue de Schiller et de la langue de Dante vous initie à quatre civilisations. Et si ce n'est pas la une immense supériorité, l'esprit humain est une naïveté et la science une sottise. Bien plus, croyez fermement que vous ne possédez pas même votre langue, votre propre langue, si vous ne possédez point ses congénères. Car vous n'entrez point dans l'intimité de cette langue, et vous en ignorez les origines et les développements. C'est un intelligence tout au moins faiblement. La polyglotte, plus sérieusement penseur que vous, vous surpassera par la variété, la richesse et l'étendue de son style. Non pas qu'il faille faire des citations grecques, latines et

bêtes, comme en font les pédants et les collégiens, mais parce que le génie de votre langue est dans le génie des langues, et que la connaissance de l'homme et dans la connaissance des hommes. Et, pour ne citer que deux exemples entre cent mille, pensez-vous que Cicéron aurait été le grand philosophe et l'illustre orateur que la postérité ne cessera point d'admirer, si l'auteur des *Catilinaires* et du *Traité de Devoirs* n'eût point étudié Demosthènes et Aristote dans leur langue? Virgile l'ami d'Horace, aurait-il écrit l'*Énéide* sans l'*Illiade*? Et quand le juge de ma paroisse, un Américain qui croit savoir l'américain, me dit que les mots *avez, avez*, qu'on prononce à l'ouverture de son tribunal, sont deux vieux mots anglais, n'ai-je pas le droit de sourire à la naïveté ou à l'ignorance de mon juge de paroisse? Les langues sont la moelle des lions. Plus vous en avez su, plus vous êtes fort. Si vous n'en possédez qu'une, et imparfaitement, vous êtes incomplet. Vous trébucherez à chaque mot, à chaque pas, devant chaque idée. On vous dira ignorant, et vous sentirez votre ignorance. Il est des livres qui seront muets pour vous et irrévocablement fermés. Comme peuple, il vous faudra vivre dans l'isolement, au milieu de demi-ténés, sans influence et sans action civilisatrice. On s'éloignera de vous. Car non seulement vous ne comprenez pas, mais encore vous ne voulez point comprendre. Inhospitaliers à l'idée, au savoir et à l'esprit, vous retrogradez vers les jours passés et les temps sombres, et vous divorcez misérablement avec la sublime et radieuse doctrine du christianisme et de la fraternité.
Car l'heure de la Chine est passée.

IV.
Oui, l'heure de la Chine est passée.
Car vous voyez bien que l'empereur du Céleste Empire a abattu ses hautes et vieilles murailles. Il vient à vous et il vous appelle à lui. Cet homme—on peut dire cet homme et chinois, quoiqu'en dise Kearney— a compris qu'avec l'imprimerie, le livre, la vapeur et l'électricité, comme aussi les canons à redoutable portée, des murailles étaient très bêtes. Ce siècle, magnifique illumination du progrès, n'est pas le siècle de chacun chez soi et de chacun pour soi. Il est plutôt celui du rapprochement, de l'échange et de la solidarité. Nul ne peut se soustraire à son action. Il nous emporte tous dans un superbe mouvement d'unité. Oa sont les peuples qui vivent présentement en dehors des pensées, et mes idées, mes livres, mes découvertes, mes machines, mes produits et mes langues ne sont-ils pas entrés dans le commerce ou le domaine commun? Je puis faire le tour du globe en quatre-vingt jours. Et vous, mes antipodes, qu'avez-vous donc, et quelle mouche vous pique? Vous vous grattez fort pour le quart d'heure. Car nous entendons tous les battements de cœur et toutes les palpitations de ce globe. Il est assurément impossible à qui que ce soit de se cacher désormais. La lumière est partout.
Mais puisque les peuples sont rapprochés des peuples, les hommes des hommes, et que la vie moderne est une vie d'échanges constants entre les nations, nous est-il vraiment permis d'ignorer la langue ou les langues de nos voisins, et de nous priver nous-mêmes de nos affaires, sans nullement, sans truchement et sans interprète, je les ferai moins bien, moins vite et moins honnêtement que vous, votre interprète et votre dogman romain? Les hommes sont comme les femmes; c'est avec la parole qu'on les caresse. Mais si Eve ne comprend pas la langue d'Ève, et si je ne comprends pas la langue d'Ève, les jolies choses que nous pourrions nous dire, toutes de sentiment et de poésie, n'auront pas grand avenir pour Ève et pour moi. Restent les yeux, diriez-vous. C'est vrai, et l'amour parle volontiers ce langage. On sait bien pourquoi l'homme sourit à la femme, et la femme à l'homme. Mais si je suis onvrier ou commis, le simple possesseur d'une seule langue, anglaise ou française, et si j'adresse mes sourires à un patron allemand qui ne connaît ni la langue ni celle des fleurs, je risque fort d'être éconduit comme un imbécile. Que répondre et que faire? Mais mon voisin, plus jeune que moi, moins expérimenté et moins habile en son art, mais parlant la langue de ce que qui mangent et cheuchent et boivent de la bière, trouvera aisément travail, maison, femme et fortune. Quant à voyager, pour peu qu'il parle les trois ou quatre langues de la civilisation moderne, il le peut sans crainte. Il ne sera étranger nulle part. C'est bien plus la langue que la nationalité qui fait le chez soi. Et j'aurai beau rester cinquante années dans un pays, y travailler, y manger, y dormir, y

faire des enfants, je ne serai que peu ou point de ce pays si je n'en sais pas la langue. J'y vivrai dans une espèce d'isolement, derrière une muraille, secondairement utile aux autres et à moi-même. Mais la même langue nous donne une même patrie. Les préjugés, les antipathies et les haines disparaissent ou s'effacent pour deux étrangers qui se comprennent, boivent dans le même verre et n'ont pas deux salières. Mais s'il est une langue absolument sympathique, qui ne vous heurte point par la dureté des ses consonnes, qui a la clarté, la sincérité et l'harmonie des zones tempérées, dans laquelle rien n'est rude, forcé, exagéré ou fade, que la raison trouve correcte, le cœur généreux et l'âme sensible, c'est la langue de la France. Vous aimez par elle. La pensée, en passant par sa note, se purifie et s'éclaire, quand le sentiment, de son côté, s'élève et s'agrandit dans un spiritualisme et un idéal inconnus peut-être aux autres idiomes. Faut-il dire qu'un doux soleil la caresse dans la poésie de ses coteaux verts, de ses fraîches vallées et de ses vignes étagées dans la magnificence des horizons lumineux? N'a-t-elle point, aux premiers jours de sa vie, quand elle avait encore la faiblesse du berceau, bu le vin de la santé, de la force et de l'amour? Loin des frimas et des ouragans, sur un sol aimé de Dieu, heureuse entre toutes et bénie, n'a-t-elle pas cueilli le blé jaunissant des communions fraternelles et des agapes évangéliques?
Si Dieu parlait une langue humaine, il parlerait assurément le français.
Aussi mettons-nous en doute les miracles qui se font en patois.

V.
Avec tout cela, encore une fois, nous n'avons point dit les noms et les titres de ceux qui combattent sous les drapeaux de la langue française en Louisiane.
Patience. Cela viendra.
Il nous plaît, auparavant, de chercher les raisons qui ont amené la condamnation de la langue française en Louisiane, et de les exposer sincèrement.
Commentons par l'avocat, puisque l'avocat, en ce pays, est le commencement et la fin de toute chose. L'avocat est le noble de cette république et de cette démocratie. C'est sur sa tête et sur son dos qu'est bâtie la souveraineté du peuple.
Or, l'avocat, qui est orateur, qui est juge, qui est représentant, qui est sénateur, qui est gouverneur, qui est président, qui est tout, dit: "La langue légale est la langue anglaise. C'est la langue du droit."
Légal, c'est possible; du droit, c'est différent. Car le droit, pris dans son véritable sens, avec sa large signification, n'est pas ce que pense un vain peuple de chieunous ou de chats-fourrés. Le droit n'est positivement d'aucune langue.
Mais si l'avocat, comme homme *légale*, car les autres hommes sont illégaux, condamne plus ou moins implicitement la langue de Bienville, d'Iberville et de ses pères, il se fait malade de ne pas rendre justice aux nombreux avocats louisianais qui parlent encore la langue de Daguesseau, de l'Hôpital et de Montesquieu. Nous en connaissons beaucoup. Il faut les estimer et les honorer. Quoiqu'il en soit, l'avocat est l'ennemi. Car il est le maître des tribunaux, des législatures et des écoles, et il ne tiendrait qu'à lui que les choses fussent autrement. Mais la politique, à laquelle il a livré son âme et son intelligence, le domine et l'absorbe. Sa langue *légale* est tout simplement la langue *politique*. Il croit parler au nom du droit suprême, et il ne parle qu'au nom des intérêts secondaires.
En vérité, l'anglais est la langue politique. N'importe qui, avec cinq cents mots, des bras, des gestes, de l'audace ou du *brass*, peut haranguer la foule sur les places publiques, obtenir des applaudissements et monter au Capitole. Cette foule est devenue terriblement démocratique. Elle ne vous demande ni science ni langue. Si vous lui parlez en français, en langage correct et châtié, avec des idées et des principes—ce qui n'est pas très facile—vous ne seriez point compris. Et puis, le grand crime ou tort de la langue française, vous le savez bien, est de ne pouvoir mentir avec effronterie. L'homme noir, citoyen d'hier et singe du politicien, lui préfère de beaucoup la langue anglaise, qui est celle de ses passions, de ses clubs et de son parti. Et comme le noir, au demeurant, forme la grande masse électorale et votante, il est prudent et moral d'aller au noir. Il serait même de mauvais goût et dangereux de laisser voir qu'on connaît une langue qui n'est point la langue de son révérend, de son représentant et de son *président*. Et si Grant, dans le en passant, a été pendant huit années le premier magistrat de cette république, et si Tou en fait

demain un candidat national à la présidence ou à l'empire, c'est que ce magnifique ignorant, l'un des plus flagrants erreurs du sort ou de la démagogie, ne sait qu'une langue, la sienne, et la sait aussi peu que possible. Au reste, il s'en sert à la façon des ambitieux et des tacticiens.
Oni l'américain est la langue du politicien. Car pour deux poètes, trois romanciers, quatre philosophes et cinq savants littérateurs, elle vous donnera dix-huit mille journalistes et deux millions d'orateurs. Qui n'est pas journaliste par ici, et qui donc n'est point orateur? Au 4 juillet ou en temps d'élection, avec les blancs comme avec les noirs, sous les deux bannières des deux partis rivaux, on prononce en un jour plus de harangues politiques qu'il n'y a de feuilles dans une forêt de dix lieues de circonférence. Cela commence à l'école et au collège. Médecins, maçons, marchands, tous ont cette manie. Cela finit sur la tombe, où les amis, qui sont les amis de la parole, disent vos qualités, vos vertus et vos gloires. Et la presse, du reste, est là, recueillant tout et achevant l'oraison funèbre au profit de l'orateur.
Mais il faut parler.
La parole est la puissance suprême. C'est par elle que l'avocat, ce roi des multitudes et des démocraties, agite la foule, remue les intérêts et les passions, escalade souverainement les honneurs et le pouvoir.
Qui connaît Longfellow, et qui ne connaît pas Ben Butler?

VI.
Enfin, et toujours en réservant nos noms et notre conclusion pour les dernières lignes de ce chapitre, disons que le commerce est l'ennemi juré de la langue française.
Ce commerce parle anglais.
Il aime l'art et l'éloquence de cette langue. Il la façonne à ses besoins et vêtue à sa mode. Un même génie les unit dans un même sentiment. Et si jamais vous voulez lire une mercuriale bien troussée, de haut goût et de grand style, lisez-la en anglais. Le blé est *mon*, l'avoine est *basse*, le coton est *ferme*, le lard *varie*, la viande verte *se maintient* et les langues de cochon *prennent valeur*. Et le fer qui *mollit*? Ce sont là des images de poésie vraie. Croyez aussi qu'on vend mieux, achète mieux et trafique mieux en anglais qu'en français. *How much* a plus de poids que *combien*, et *yes* et *no* sont vingt fois plus affirmatifs que *oui* et *non*. En douzette-vingt, et ne savez-vous pas que l'Indien du monosyllabe, si sobre en paroles, a nommé les Français des *oui-oui*, parce que les Français, des bavards éternels et fastidieux, ne savent jamais dire *oui* simplement et *non* naturellement? Mais ils ont appelé *Yankee* l'English blond ou roux de la vieille Angleterre. Et Dieu sait que ce Yankee, avec ses *notions* et ses *moral ideas*, comme aussi son puritanisme et sa Bible, est un malin, un *finis*, un *sharp* et un adroit marchand. On ne le prend guère sans vert. Il connaît le *business* mieux que le plus fin des Juifs d'Algérie, et s'il se fit trouvé à la citerne de Joseph, il aurait vendu Joseph, ses frères et les marchands égyptiens eux-mêmes. On n'est pas plus *smart*. Et c'est lui qui, descendant le Père des Eaux et le roi des fleuves dans des chaudières de maïs, de pommes de terre et de jambons, fut le Northman de la Louisiane. Il fut notre premier professeur de langue anglaise. Sa grammaire fut tout d'abord notre grammaire. Beaucoup d'entre nous, aujourd'hui encore, parlent sa langue et selon sa grammaire. N'est-ce pas la grammaire du commerce, de la boutique et du *store*? En trouvez-vous une qui soit plus simple, plus facile et plus populaire? Ce n'est pas la maudite grammaire française, de Chapsal ou de Poitevin, avec ses imparfaits du subjonctif d'une formidable difficulté et ses participes qui se brisent souvent les esquifs des professeurs eux-mêmes. Car si la langue de Racine et de Lamartine est belle—*quod est demonstrandum*—elle est atrocement difficile. Les gens du pays d'Orléans lui préfèrent leur patois ou leur anglais. Foin d'elle! J'ai hâte de m'en débarrasser. Elle me rappelle trop mes pères, mes sabots et ma condition première. Il faut s'américaniser et se saxonifier. Brown et Smith, nous le répétons, sont des noms superbes. Hélas!

Ainsi, braves preux de la langue de nos pères, c'est en vain que vous luttez. Si votre éloquence est héroïque, elle est inutile. Vous êtes condamnés et vaincus. *L'Abécille* est sage et classique, le *Progrès* est religieux et chrétien, le *Kérel* a le clairon de la jeune république française, le *Mesachéché*, ce sérieux penseur de la solitude, édifie Libérienne ment son œuvre, et le *Fionnier* et le *Progrès*, eux aussi, ont des notes qui sont vraies et justes. Mais à quoi bon? La science de l'auteur de *La Fille du père*, la philosophie de